

de ses armes, ce qui faisait en tout soixante-neuf livres.

On franchit le premier plan des montagnes, et le lendemain la chaîne principale. Que l'on juge de la situation pénible des voyageurs; le 17, au soleil couchant, ils arrivèrent au bord d'une prairie qui se prolongeait jusqu'aux montagnes neigeuses que dominait le pic vu depuis si long-temps. « N'ayant ni bois, ni eau, dit Pike, et les forêts dont la montagne était couverte, paraissant peu éloignées, je crus devoir nous diriger vers ce point; en conséquence nous traversâmes le bras de rivière au milieu de la prairie. Nous avons tous les pieds dans l'eau; la nuit devenait excessivement froide. Lorsque nous eûmes établi notre bivouac vers huit heures, et que le feu fut allumé, nous fîmes la fâcheuse découverte que neuf de nos gens avaient les pieds gelés, et pour surcroît de désastre, deux d'entre eux étaient nos meilleurs chasseurs. Nous passâmes la nuit sans avoir rien mangé. Le thermomètre R. marquait 18° au-dessous de zéro.

« Le lendemain le chirurgien et moi, qui heureusement avons les pieds en bon état, nous allâmes à la chasse; le soir nous n'avions rien pris; nous ne pûmes dormir à cause du froid. Le 19, après nous être traînés dans la neige l'espace d'un mille, nous parvînmes à blesser deux à trois bisons au milieu d'un troupeau; mais ils

s'enfuirent. J'étais devenu d'une faiblesse extrême; c'était le quatrième jour que nous passions sans nourriture solide, marchant toujours, et dormant fort peu. Nous nous dirigeons vers un bois, déterminés à y périr plutôt que de retourner au camp et d'y être témoins de la misère de nos compagnons que nous ne pouvions soulager. Lorsque nous découvrîmes une nouvelle bande de bisons à quelque distance. Cette vue me ranima, je me cachai derrière des arbres, et par le plus grand bonheur, je tuai un de ces animaux. Ayant, à la brune, coupé chacun un gros morceau de viande, nous rejoignîmes nos compagnons à minuit, j'étais si exténué, qu'en jetant mon fardeau à terre, je pensai tomber évanoui. Je fus attaqué d'un étourdissement qui dura plusieurs minutes. Ces pauvres gens ne montraient ni mécontentement, ni désespoir; ils avaient l'air joyeux de revoir leur officier et leurs camarades.

« Une infortune plus grande que toutes les autres nous était réservée. Deux de nos gens étaient absolument hors d'état de marcher, par le mauvais état de leurs pieds. Il fallut prendre le parti douloureux de les abandonner dans cette solitude. Je leur donnai quelques munitions, et je les quittai le 22, en leur promettant d'envoyer à leur secours le plutôt qu'il serait possible. Nous fondions tous en larmes. Nous n'emportions avec

nous que la viande nécessaire pour un seul repas, afin d'en laisser davantage à nos malheureux compagnons.

« Nous marchions en proie aux idées les plus lugubres, suivant presque au hasard la route qui s'offrait devant nous. La boussole ne pouvait nous guider dans ce dédale de montagnes, car il neigeait si abondamment, que l'on ne voyait pas à trente pas autour de soi. Le 24 la neige avait déjà deux pieds et demi d'épaisseur; dans certains endroits elle était tellement amoncelée, qu'il devenait physiquement impossible d'y trouver un chemin. Les bisons ayant quitté la plaine, je résolus de traverser les montagnes; l'épaisseur de la neige nous empêcha bientôt d'avancer. Je portai encore mes regards sur la prairie, et pour la première fois, je me sentis découragé. Ce fut aussi la première fois qu'un de mes soldats montra de l'insubordination. « C'est exiger de nous, s'écria-t-il, plus que les forces humaines ne peuvent supporter, que de nous faire marcher pendant trois jours, sans nourriture à travers des neiges profondes de trois pieds, et chargés de bagages que les chevaux eux-mêmes auraient peine à porter. » Sur de l'attachement et de la fidélité de la plus grande partie de ma troupe, et même de celui que la faim et l'excès de la misère excitaient à s'exprimer ainsi, je ne fis pas attention à ce qu'il disait, remettant

ma réprimande à une occasion plus favorable. A dix heures du soir, le chirurgien tua un bison. Il fut dépecé à l'instant; après le repas, je dis au soldat que cette fois j'avais fermé les yeux sur un délit que j'attribuais au malheur de notre position commune, et que je lui pardonnais. J'ajoutai qu'à l'avenir je punirais d'un coup de fusil la première tentative de mutinerie. Mon discours eut l'air de faire impression sur la troupe qui protesta de son obéissance. »

Le 28 après quelques milles de marche dans une ravine où il y avait un sentier frayé, et où plusieurs arbres portaient des signes hiéroglyphiques taillés par les Indiens, on aperçut dans le lointain une autre chaîne de montagnes, et plus près de la base du grand pic que l'on descendait, des collines sablonneuses; on laissa le désert sablonneux à droite. Quand on eut campé, Pike grimpa sur une des collines, et à l'aide de sa lunette découvrit une grande rivière qui coulait d'abord au nord-ouest, puis au sud-est, à travers la plaine au-dessous de la troisième chaîne de montagnes. Il porta cette nouvelle à ses compagnons; le 30 après une marche forcée on arriva sur les bords du Rio-del-Norte que l'on croyait être la rivière Rouge. Pike se trouvait ainsi à son insu, et contre la teneur de ses instructions, sur le territoire espagnol.

Il se décida le 31 à descendre la rivière, jusqu'à ce qu'il eût trouvé des arbres propres à construire des canots légers ou des radeaux, et un fort qui le mit à l'abri des attaques des sauvages, pendant qu'on irait au secours des malheureux que l'on avait laissés en arrière. Le 1^{er} février on fixa l'endroit convenable, et on se mit aussitôt à l'ouvrage.

Le chirurgien ayant à recouvrer des créances à Santa-Fé, pensa qu'il ne pouvait mieux faire que de profiter du voisinage pour y aller; il partit seul le 7. Le soir Pike donna ordre à son caporal de traverser les montagnes avec quatre hommes pour recueillir ceux que l'on avait délaissés sur différens points. Il ne resta qu'avec quatre soldats dont deux avaient les pieds perdus par la gelée.

« Neuf jours après, le 16, dit Pike, pendant que je chassais avec un de mes gens à peu près à six milles du fort, je découvris deux cavaliers sur la cime d'une colline, à un demi-mille de distance. Mes instructions m'enjoignant de ne donner aucun sujet d'alarme au gouvernement du Nouveau-Mexique, j'essayai d'abord de les éviter; pendant que je retournais sur mes pas, ils accoururent au grand galop, brandissant leurs lances d'un air menaçant; nous fîmes volte-face, ils reculèrent à leur tour de toute la vitesse de leurs chevaux. Alors nous entrâmes dans un petit ravin, afin de nous approcher d'eux à l'improviste, et

de les faire entrer en pourparler. Effectivement ils s'approchèrent avec beaucoup de précaution; quand ils furent à quatre-vingts pas, nous nous levâmes; ils allaient s'enfuir; je dis à mon soldat de déposer ses armes et de les appeler; je tenais mon fusil à la main, tout prêt à tirer sur celui qui ferait une démonstration hostile. Je leur criai en même temps que nous étions des Américains et des amis; c'était à peu près tout ce que je savais d'espagnol. Ils vinrent à moi, non sans montrer beaucoup d'inquiétude. L'un était un dragon espagnol, l'autre un Indien civilisé, équipé à la manière du pays. Des deux côtés nous ne quittions pas les armes, et nous nous tenions sur nos gardes.

« Ils m'apprirent qu'ils étaient partis de Santa-Fé depuis quatre jours, que le chirurgien y était arrivé et que le gouverneur l'avait reçu très-amicalement. Persuadé qu'ils étaient des espions dépêchés pour nous observer, je me contentai de leur dire que je me proposais de descendre la rivière jusqu'à Natchitochés. Après être restés long-temps assis à terre, voyant qu'ils ne voulaient pas me quitter, je me levai le premier et je leur dis adieu. Ils me demandèrent où était mon camp; ne pouvant me débarrasser d'eux, je pensai que le mieux était de les emmener avec moi, parce que je croyais que nous étions sur la rivière Rouge, et par conséquent sur le territoire des États-Unis.»

Lorsque les deux émissaires furent dans le fort, Pike leur fit entendre que si le gouverneur voulait envoyer un interprète avec un officier qui parlât anglais ou français, il s'empresserait de lui donner toute satisfaction sur les motifs qui l'avaient amené si près des frontières. Ils répliquèrent que dans deux jours ils seraient de retour à Santa-Fé; mais ils ne laissèrent pas soupçonner à Pike qu'il était sur le Rio-del-Norte.

Le lendemain 17, le caporal revint avec les deux soldats, annoncer que deux hommes revendraient le 18; quant aux deux autres, il n'avait pas été possible de les emmener. Pike, ému de pitié au récit de leurs souffrances, envoya un sergent et un soldat à la recherche de l'interprète qui avait été laissé sur l'Arkansá avec les chevaux. Ils devaient à leur retour prendre avec eux les deux pauvres estropiés.

Dans la matinée du 26, Pike entendit le signal convenu avec la sentinelle pour l'avertir de l'approche d'étrangers. Bientôt deux Français se présentèrent; elle les arrêta, ils n'entrèrent qu'après avoir répondu à quelques questions. Ils dirent à Pike que le gouverneur de Santa-Fé, instruit que les Indiens Outas projetaient de l'attaquer, avait envoyé un officier avec cinquante dragons pour le protéger, et qu'ils arriveraient sous deux jours. « Je ne répondis rien, ajoute Pike, bientôt je vis

une troupe d'hommes armés, composée, ainsi que je l'appris depuis, de cinquante dragons et de cinquante hommes de milice à cheval, tous armés de lances, de carabines et de pistolets. Ma sentinelle les fit arrêter à cent cinquante pieds de distance. Toute ma petite troupe prit les armes, je priai les deux Français d'aller inviter le commandant à laisser son détachement auprès d'un bois où il s'était arrêté, assurant que j'irais au-devant de lui. Je sortis, n'ayant que mon épée. Lorsque j'eus été présenté au commandant et à un autre officier, je les invitai à venir dans mon fort, en exigeant que la troupe restât où elle était; ils y consentirent; mais en approchant de l'entrée lorsqu'ils virent qu'on ne pouvait pénétrer qu'en rampant, ils eurent l'air étonné, cependant ils entrèrent.

« Je leur donnai à déjeuner de la chair de cerf, de l'oie et un peu de biscuit, que m'avait apporté l'Indien civilisé, venu comme espion. Le déjeuner fini, le commandant me dit : « Monsieur, le gouverneur du Nouveau-Mexique, informé que vous vous êtes égaré de votre route, m'a ordonné de vous offrir en son nom des mulets, des chevaux, de l'argent, en un mot tout ce dont vous aurez besoin pour vous conduire à la rivière Rouge; car depuis Santa-Fé, jusqu'au lieu où cette rivière est quelquefois navigable, on compte huit jours de

marche; vous aurez des guides qui vous conduiront sur la route fréquentée par les marchands. » — « Hé quoi, m'écriai-je! ce n'est pas ici la rivière Rouge! » — « Non, monsieur, répliqua l'officier, c'est le Rio-del-Norte. » — Aussitôt je commandai d'amener le pavillon américain et de le plier, sentant à quel point je m'étais compromis en entrant sur le territoire espagnol, et persuadé qu'ils avaient des ordres positifs de me faire prisonnier.

« L'officier ajouta qu'on avait préparé cent chevaux et cent mulets pour me conduire moi et mon bagage, et que le gouverneur était impatient de me voir à Santa-Fé. Je lui représentai l'absence de mon sergent; la situation du reste de mon détachement; enfin j'objectai que mes instructions ne me justifieraient pas d'entrer sur le territoire espagnol. Il insista, je m'échauffai un peu, et lui déclarai d'un ton décidé, que je ne partirais pas avant l'arrivée de mon sergent et du reste de ma troupe. L'officier répartit que l'on n'avait pas l'intention de me faire du mal; que le gouverneur désirait seulement connaître l'objet de mon voyage sur les frontières de son territoire, que j'avais le choix de me mettre en route à l'instant ou d'attendre mon monde; que dans le dernier cas, il serait obligé d'envoyer chercher des vivres au loin, et que dans le premier, il laisserait un interprète et une escorte de dragons pour conduire

le sergent à Santa-Fé. L'honnêteté des procédés de l'officier me fit acquiescer à ses propositions; d'ailleurs j'étais bien convaincu qu'il avait des ordres positifs de m'emmener de vive force, et les miens ne m'enjoignaient pas de commettre des hostilités; j'étais déjà fautif, quoique bien innocemment, d'avoir violé le territoire d'une nation voisine. Je fis donc de nécessité vertu, et je pensai qu'il valait mieux montrer le désir d'en venir à une explication, plutôt que d'avoir l'air d'y être contraint.

« Ma résolution fit grand plaisir aux Espagnols; elle mécontenta au contraire ma troupe, qui aurait voulu résister, et craignait une trahison. Mon parti pris, je permis aux Espagnols de s'approcher de mes ouvrages, et à nos gens de sortir. Le caractère bienfaisant et hospitalier des Créoles et des Métis, se manifesta aussitôt; ils partagèrent leurs provisions avec mes gens, et les vêtirent de leurs couvertures.

« Je laissai un caporal et un soldat avec des ordres par écrit pour mon sergent; ensuite nous partîmes à cheval. On remonta la rivière pendant douze milles, jusqu'au lieu où les Espagnols avaient établi leur camp; on envoya de là des mulets pour chercher notre bagage. »

On arriva le 1^{er} mars au village d'Agua-Caliente, où suivant son nom, il y a des sources chaudes.

Pike observa que la différence du climat de ce lieu et de ceux qu'il quittait, était prodigieuse. On entra dans des plaines où il n'y avait point de vestige de neige et où la végétation se montrait dans toute sa vigueur. « Lorsque nous faisons halte, dit-il, on se disputait à qui nous donnerait l'hospitalité; ceux de mes camarades qui avaient les pieds gelés, étaient l'objet de soins particuliers. Des vieillards les conduisaient dans leurs maisons où leurs filles pansaient leurs blessures, on leur faisait faire un bon repas; la nuit on leur donnait le meilleur lit. Partout où nous passions, les femmes nous arrêtaient en nous invitant à entrer dans leurs maisons pour manger. En un mot, la conduite de ces braves gens me rappelait les mœurs des anciens patriarches, et je gémissais de l'oubli où les sociétés polies des temps modernes ont mis ces antiques et précieuses vertus. »

Les villages et les hameaux que l'on traversait étaient bâtis en terre, et entourés de murs et de tours de forme antique, pour mettre les habitations à l'abri des incursions des sauvages; Pike rencontra des ruines de villages détruits par les Tentons.

Pike fut reçu chez un grand vicaire qui aimait beaucoup les fleurs, en avait de belles collections ainsi que de plantes curieuses, et des livres de botanique dont les marges étaient couvertes de

notes de sa main. « Il m'entretenait, dit Pike, de ses études favorites, quoique je fusse très-ignorant en botanique et n'entendisse pas beaucoup l'espagnol.

« Informé que j'avais apporté des instrumens d'astronomie, il me pria de les lui faire voir. Je n'avais avec moi que mon sextant et une lunette. Je lui montrai l'usage du sextant; il en fut tout surpris, ainsi que quelques centaines de paysans qui nous entouraient. Des sauvages n'auraient pas eu l'air plus ébahi. Je ne pouvais concevoir comment un homme qui devait posséder les langues anciennes, qui avait étudié la botanique et d'autres sciences, ignorait à ce point les lois de la réflexion et les premiers principes des mathématiques. Le commandant du détachement m'expliqua cette énigme, en m'apprenant le soin infini que prenait le gouvernement espagnol pour arrêter dans ses colonies les progrès de toute science qui tendrait à mieux faire connaître aux habitans la géographie de leur pays; il ajouta qu'on interdisait par tous les moyens possibles, toute espèce d'étude qui les mettrait à portée de faire des comparaisons entre leur position et celle d'autres peuples plus heureux. »

Pike étant chez un curé, fut scandalisé de la conduite d'un jeune prêtre qui entra; celui-ci affectait les airs d'un petit-maitre, avait un couteau de chasse dans une de ses bottes, à la manière

du pays, et une canne à la main; il chuchotait à l'oreille d'une jeune fille, en caressa une autre sous le menton, sortit avec une troisième.

Le 3 mars Pike entra dans Santa-Fé. Son arrivée occasiona un grand mouvement, la foule le suivit jusqu'au palais du gouverneur. Cet officier l'interrogea sur les motifs de son voyage, et finit par l'inviter à lui apporter ses papiers. Quand il eut vu la commission de Pike qui lui fut traduite en français, il lui présenta la main pour la première fois, en lui disant: «Je suis charmé de voir que vous êtes un homme d'honneur et un brave soldat.»

Le lendemain après avoir scrupuleusement examiné tous les papiers de Pike, il lui annonça qu'il allait l'envoyer à Chihuahua, où réside le commandant général des provinces intérieures, qui est presque indépendant du vice-roi du Mexique; il ajouta que ni lui ni ses gens n'étaient prisonniers de guerre, et que plus tard on leur rendrait leurs armes. Pike fut invité à dîner par le gouverneur, qui après le repas, fit avancer sa voiture attelée de six mules; Pike y entra avec deux officiers, recommanda ses gens laissés en arrière à la bienveillance du gouverneur, et partit pour Chihuahua.

Pike retrouva dans un village sur la route, son chirurgien qui lui raconta ses aventures depuis leur séparation. On lui permettait d'exercer sa profession. Il était sous la garde d'un caporal;

on le lui retira, il partit avec Pike. Le voyage fut très-agréable; un officier aimable, poli et instruit les accompagnait; partout on les accueillait comme des amis; le 2 avril ils arrivèrent à Chihuahua. Pike fut reçu avec bonté par le général.

Vers la fin du mois, le commandant général écrivit à Pike pour lui annoncer qu'il était obligé de garder ses papiers qui devaient rester dans les bureaux du gouvernement jusqu'à ce que la volonté du roi fût connue. Le 27 on lui notifia qu'il partirait le lendemain. Il se mit en route avec le chirurgien et ses soldats, sous l'escorte du même officier qui les avait amenés à Chihuahua. D'autres remplacèrent successivement celui-ci et se conduisirent de même. Enfin le 29 juin Pike arriva aux confins du territoire espagnol, sur les bords du Rio-Sabina. «Là, dit-il, nous fîmes nos adieux au lieutenant qui nous escortait et aux troupes sous ses ordres. Je saisis cette occasion de rendre hautement témoignage à la politesse, à l'urbanité et aux égards que nous montrèrent tous les officiers commandant les détachemens, et les soldats qui leur obéissaient.»

Le 1^{er} juillet Pike atteignit le poste de Natchitochès, où il eut le plaisir d'embrasser les officiers ses compatriotes.

Le voyage du lieutenant, auquel Pike avait ordonné de descendre l'Arkansá, fut moins pénible

que celui de ses compagnons, sans cependant être exempt de fatigues et de contrariétés. Dès le premier jour, leurs canots de cuir échouèrent sur les sables de l'Arkansá. Bientôt cette rivière fut entièrement prise par les glaces, et ils furent obligés de la cotoyer à pied. Après quinze jours d'une marche pénible, ils trouvèrent un climat plus doux : ils construisirent deux canots, et se remirent en route le 24 novembre ; après avoir été forcés plusieurs fois de couper la glace pour passer, ils échouèrent une seconde fois le 28. Le froid était extrêmement vif. Dépourvus d'habits d'hiver et de chaussures, privés d'une partie de leurs munitions qui avaient été mouillées dans le naufrage de leurs canots, ce ne fut qu'avec des efforts inouis et dans un état de dénûment absolu qu'ils arrivèrent le 6 janvier 1807 au premier poste Américain.

 VOYAGE

DE BRACKENBRIDGE AU MISSOURI.

 (EN 1811.)

« AVANT l'expédition mémorable de Lewis et Clarke, personne n'avait été assez hardi pour s'avancer beaucoup dans la partie occidentale du continent américain ; il était aussi peu connu que l'intérieur de la Nouvelle-Hollande ou de l'Afrique. Après le retour de ces célèbres voyageurs, plusieurs particuliers qui commerçaient avec les Indiens, conçurent l'idée d'étendre la sphère de leurs entreprises. Manuel Lissa, l'un deux, remonta le Missouri presque jusqu'à sa source. Ces hommes hardis ayant obtenu dans leurs tentatives le succès le plus brillant, il ne tarda pas à se former une compagnie plus considérable que celle qui avait existé jusqu'alors ; elle engagea plus de deux cent cinquante hommes canadiens et américains. Ses agens visitèrent en 1808 les sources du Missouri en parcourant un pays où les